



## Un MARIAGE dans les ETOILES

---

BIBLIOTHEQUE  
DE LA VILLE  
DE PERIGUEUX

MZ3

Ce fut un jour d'été ; le grand maître des maîtres  
Quitta le paradis pour tout voir, tout connaître.  
A ses pieds il voyait, du haut du firmament,  
Tout l'univers entier et la terre tournant.  
Pendant qu'il était là dans cette promenade,  
Il vit dans un recoin la lune en embuscade.  
Elle se reposait, tout en clignant de l'œil,  
Et sa face fardée était pleine d'orgueil.



Malgré sa tête chauve et sa large figure,  
Elle croyait surtout avoir beaucoup d'allure ;  
Et le ciel s'éclaircit, du jour c'est le réveil.  
L'éternel, devant lui, voit venir le soleil ;  
Et s'adressant à Dieu, ce grand Dieu qu'il honore,  
Il dit : « Mon doux Seigneur, je vous prie et j'implore  
» De vouloir me donner une épouse aux yeux doux,  
» Et je serai pour elle un bien fidèle époux.  
» Oh ! de grâce, Seigneur, exaucez-moi mon rêve !  
» Car il revient toujours et jamais ne s'achève !  
» J'y pense tous les jours ; un astre comme moi  
» Désire une compagne et je serai son roi. »  
Le bon Dieu, souriant, accède à sa demande :  
« Sois fidèle, surtout, je te le recommande.  
» Soleil ! j'ai ton affaire, et tu seras content.  
» Pour un tel mariage, il faut être constant ;  
» Je vais te la nommer : cette fille est la lune.  
» Malgré son teint blafard, elle n'est pas commune ;  
» Et tu vas l'épouser sans argent ni trousseau,  
» Et vous serez heureux comme des tourtereaux.  
» Vous aurez des jaloux de voir votre ménage  
» Être si bien d'accord, sans jamais de nuage.  
» Tu ne diras pas non ? Mon conseil est compris ?  
» Voilà, c'est ainsi fait, et vous êtes bénis. »  
Mais, quelques jours après, le soleil dans l'espace  
Rencontre l'éternel et dit ce qui se passe  
Entre sa femme et lui : « Ce qui fait son malheur,  
» C'est qu'elle est une épouse excentrique et sans cœur ;  
» Il faut, c'est mon devoir, et je dois tout vous dire :  
» C'est un vrai cache-cache, et qui ne fait pas rire.  
» C'est par monts et par vaux, enfin je ne sais où,  
» Qu'elle s'en va la nuit courir le guilledou.  
» Cette course nocturne est pour moi ridicule :  
» J'en augure un amour que son cœur dissimule  
» Et j'en reste pensif, taciturne et rêveur !  
» Je ne sais pas comment maîtriser ma douleur !  
» Je suis navré, Seigneur, de ma triste rencontre ;



» C'est un vrai cauchemar qui nuit et jour se montre.  
» Pourtant, je suis aimable et l'éclaire toujours ;  
» Pour elle, rien n'y fait, elle fuit mon amour !  
» Quand je vais me coucher, c'est elle qui se lève  
» Et m'abandonne ainsi le reste de la nuit !  
» Moi qui suis le soleil, alors que je me lève,  
» C'est elle qui se couche et mon amour s'enfuit !  
» Voilà, mon doux Seigneur, les exploits de ma femme.  
» Je ne veux plus la voir, elle est nulle pour moi !  
» Cette lune de miel ne séduit pas mon âme,  
» Et j'en suis malheureux, je le dis sur ma foi ! »  
« Que faut-il faire, alors ? répondit Dieu le père :  
» Le divorce, vois-tu, l'Eglise le défend ;  
» Mais moi, par mon pouvoir, je puis te satisfaire :  
» Reprends ta liberté, le ciel sera content ! »  
« Merci, merci, Seigneur ! Je n'ai plus cette femme,  
» Cette femme sans cœur, au caractère altier !  
» Je n'aurai plus ce frein, qui flétrissait mon âme,  
» Et mes songes, du moins, seront plus printaniers ! »

**Achille AUCHÉ,**

*Lauréat des Jeux de l'Eglantine, des Annales de Paris  
et des Jeux Floraux du Languedoc.*

*(Tous droits réservés)*











## Le GENDARME et le CHASSEUR

---

Un gendarme vit un chasseur  
Qui se cachait dans la broussaille ;  
Il le prit pour un maraudeur  
Qui, sans permis, chassait la caille.  
Il ne le perdit pas de l'œil,  
Et pour ne pas perdre sa trace,  
Aussi preste qu'un écureuil  
Il eut bientôt franchi l'espace,  
Et doucement, à pas comptés,  
Près du délinquant il s'approche  
Et lui dit d'un ton de fierté :  
— Votre nom ? et pas d'anicroche !  
— Mon nom ? Je m'appelle Renard,  
Pour vous servir, foi d'honnête homme.



Ayez pour moi le même égard,  
Vous, que je prends pour gentilhomme ;  
Car vous l'êtes ; votre regard,  
Tout dit dans votre fière mine  
Que vous êtes — ça se devine —  
Le digne émule de Bayard !  
Mon compliment est bien sincère ;  
Il est en tout point mérite ;  
Vous êtes dans la prévôté  
Un soldat comme on n'en voit guère !  
— Mais, qu'est-ce à dire, nonobstant ?  
Dit Pandore d'un œil farouche.  
Voyons ce permis, à l'instant !  
Votre embarras me paraît louche !  
— De permis ? Mais je n'en ai pas !  
Dit le chasseur ; je me repose  
Ici ; ce n'est donc pas le cas  
De me verbaliser sans cause !  
— Ah ! vraiment, vous vous reposez !  
Et sans rire vous me le dites !  
Mais, braconnier, vous me mentez !  
Votre action est illicite !  
Pourquoi ce fusil sous le bras ?  
Pourquoi rester en embuscade ?  
C'était pour qu'on ne vous vit pas,  
Et pour dire : Passez muscade !  
Vous ne comptiez pas sur mon flair,  
Ni sur ma vue extra-perçante ;  
Et j'arrive comme un éclair  
Pour vous prendre dans cette attente.  
Donc, je dresse procès-verbal  
Pour ce délit judiciaire :  
Article du code pénal,  
Chapitre neuf pour ces affaires,  
Et pour ce fait conjectural,  
De mon autorité, je signe  
Mon nom : Livarot, dit la Guigne,  
Gendarme à pied, non à cheval.



Mais, j'ajoute le nécessaire :  
Voyons, votre signalement !  
De par la loi, je vais le faire,  
Surtout, qu'il soit très ressemblant :  
La tête ?... une étrange citrouille  
Couverte de cheveux tombant.  
Les yeux, sont des yeux de grenouille.  
La bouche n'a plus que trois dents.  
Le nez, un pied de marmite  
Et retroussé légèrement.  
La figure, une pomme cuite,  
Ma foi, rouge comme un piment.  
Et comme barbe, une barbiche  
Pareille au bouc du colonel.  
Voilà, mon ami, votre fiche,  
Fiche correcte et sans appel.  
D'après la loi, je dois tout mettre,  
Vous dépeindre dans mon rapport ;  
Ensuite, vous faire paraître  
Devant le juge Grognefort ;  
C'est un homme des plus terribles,  
Il ne parle que de prison ;  
Tous ses jugements sont horribles :  
C'est le cachot ou pendaison.  
Mais moi, gendarme débonnaire,  
Je saurai bien l'amadouer  
Pour qu'il ne soit pas trop sévère  
Envers vous pour vous accabler,  
Et je pourrai, par ma clémence,  
Adoucir votre infraction,  
Je vous l'assure, sans jactance,  
Vous sauver de la pendaison.  
— Mais, dit Renard, quelle déveine  
D'être pris bien innocemment  
Dans ce bois où je me promène  
Comme un simple délassement.  
J'ai du guignon, la chose est sûre,  
Quelqu'un m'en veut, c'est un rival ;



De la chasse, c'est la clôture,  
Je n'ai vu qu'un procès-verbal.  
— Je m'en fais gloire, dit Pandore,  
De découvrir les braconniers  
Dans le fond du bois que j'explore  
Moi, tout seul, simple brigadier.  
Pour moi, je vais trouver ma femme,  
Ma pauvre femme, une Junon !  
Qui toujours de mes yeux s'enflamme  
Quand je reviens à la maison.  
Puisque vous m'écoutez, malgré votre déboire,  
Ecoutez ce qu'on dit pour atteindre la gloire !  
Ça ne sera pas long,  
On ne dit que le nom.

Je rentrais vers le soir ; alors ma chère Estelle  
Me dit sur un ton le plus doux :  
Je vais t'apprendre une nouvelle  
Et qui va t'étonner beaucoup.  
Tu sais, le gendarme Pontable ?  
Est promu garde du harem !  
C'est bien honteux ! C'est déplorable !  
D'avoir fait choix d'un tel gardien !  
C'est lui qui doit garder les femmes,  
Même en l'absence du Sultan ;  
C'est étonnant, je le proclame,  
Et je dois dire, sur mon âme,  
Que Pontable est un fier ruffian !  
Là-bas, la place est redoutable ;  
On vous surveille tout le temps.  
Si le Sultan vous croit coupable,  
C'est le gibet, et l'on vous pend.  
Toi, Livarot, reste tranquille,  
Ne cherche pas d'emploi pareil ;  
Toi seul ici, dans notre ville,  
Tu es ma gloire et mon soleil !

Achille AUCHÉ.





## AMPHITRITE

Se promenant sur les Mers

---

Sur l'immense océan, dans ces grottes profondes,  
Où plus d'un phénomène habite au fond de l'onde,  
C'est sur cet océan, qui reflète les cieux,  
Que de nombreux dauphins paraissent à nos yeux.  
Leur corps est tout couvert d'écailles jaunissantes,  
Tout parsemé d'azur aux couleurs éclatantes.  
C'est un vrai corselet cerclé de feuilles d'or,  
Et des perles d'argent rehaussent le décor.  
En plongeant tour à tour, c'était là leur coutume,  
Ils soulèvent des fiots avec beaucoup d'écume.  
Et puis ce sont des jeux d'un genre curieux,  
Où l'on voit les dauphins qui s'amuse entre eux.  
Et tous environnaient le beau char d'Amphitrite,  
Que des chevaux marins entraînaient à leur suite.  
Et plus blancs que la neige ils couraient sur les eaux,  
Fendant l'onde salée en soufflant des naseaux.  
Et leurs yeux enflammés, et leurs bouches fumantes,  
Lançaient d'épais brouillards sur la mer mugissante.



On voyait derrière eux, dans un vaste sillon,  
Des remous clapotants, en nombreux tourbillons.  
Le char de la Déesse était tout en ivoire  
Et tout garni de pourpre et de soie et de moire.  
Elle tenait toujours en main son sceptre d'or  
Et guidait les coursiers sans peine et sans effort !  
Et d'une blanche main laissait flotter les rênes  
Sur les chevaux marins qui menaient cette Reine.  
Son air majestueux semblait un beau rayon  
Qui donnait la splendeur à son auguste front.  
Et ses beaux cheveux d'or, encadrant sa figure,  
Étaient pour cette Reine une belle parure.  
Et l'éclat de son teint, sous ce couronnement,  
Nous produisait l'effet d'un bel enchantement.  
Elle avait des yeux bleus, une bouche divine,  
Un sourire enchanteur, qui charme et qui fascine !  
Comme une apothéose, en son char gracieux,  
Elle avançait toujours sous un ciel lumineux.  
Son front était orné d'un riche diadème  
Donné par son époux, le Dieu des mers lui-même.  
Oui, c'était son époux : Neptune et son trident,  
Qui parcourait les mers, malgré l'onde et le vent.  
Plus belle que Vénus ! Plus belle qu'une étoile !  
C'était l'astre du jour qui brillait sous son voile.  
Elle avait à ses pieds de tout petits amours,  
Qui faisaient son orgueil en égayant sa cour.  
Et son fils Pamélon, dans les bras de sa mère,  
Regardait les amours, qui savaient le distraire.  
Sa mère, en souriant, fascinait tous les cœurs ;  
Sa grâce et sa beauté inspiraient le bonheur.  
De l'empire des mers, elle était la plus belle ;  
D'une beauté sans fard, c'était le vrai modèle.  
Les vents séditieux se calmaient à sa voix ;  
Le calme se faisait, partout, tout à la fois.  
Et tout autour du char, des Nymphes assemblées,  
De guirlandes de fleurs elles étaient parées.  
Ayant l'épaule nue et le dos le plus blanc,  
Leurs beaux cheveux pendaient, flottaient au gré du vent.  
Et le char en glissant sur cette mer immense,  
Sur le miroir des eaux lentement se balance.  
Neptune et son trident conduisait les chevaux ;  
Le char semblait voler sur la face des eaux,



Et non loin d'Amphitrite, on voyait des Sirènes  
Qui répétaient en chœur de belles cantilènes ;  
C'était pour réjouir cette Reine et sa cour  
Qu'ensemble elles chantaient des triolets d'amour !  
De ces couplets charmants et tout pleins d'allégresse,  
Qui ravissaient le cœur de la belle Déesse.  
En soufflant dans leur conque, on voyait des tritons  
Qui les accompagnaient même sur tous les tons ;  
Et les sons se mêlant à la voix des Sirènes  
Charmaient l'âme et l'esprit de cette souveraine.  
Tout n'était que gaité ; la trompette en sonnant  
Réjouissait la cour de tous ces airs charmants.  
Pour la Reine des mers, la divine harmonie  
Se mêlait dans les airs : son âme était ravie.  
Une voile de pourpre enveloppait le char,  
Un chef-d'œuvre des Dieux, qui frappait le regard !  
Et les petits Zéphyrs, soufflant à perdre haleine,  
Pour gonfler le velum qui couvrait la carène.  
Puis, Eole empressé dans le milieu des airs  
Faisait taire les vents du fond de l'univers.  
Et le fier aquilon, à la voix de son maître,  
De ces lieux enchantés, bien loin va disparaître.  
Et le char d'Amphitrite, éclairé du soleil,  
Semblait un trône d'or d'un éclat sans pareil.  
Dans le flux et reflux produit dans l'onde amère,  
Soudain de gros bouillons surgissent d'un cratère.  
Au milieu de l'écume, on voit flotter sur l'eau  
Des êtres curieux sur la face des flots.  
Et les monstres marins, les immenses baleines,  
Sortent du fond des mers pour admirer la Reine.

**Achille AUCHÉ.**

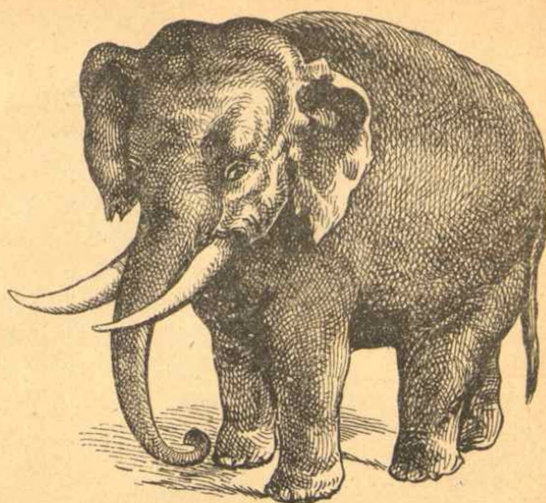
*(Tous droits réservés).*











# La Puce et l'Éléphant

---

Une puce disait un jour  
A l'éléphant, gros mastodonte :  
Quand vous marchez d'un pas si lourd,  
Votre dégaine me fait honte ;  
Dans un cirque, quand vous rentrez,  
Votre corps a l'air d'une masse.  
Cet embonpoint exagéré  
Vous gêne pour changer de place !  
Avec vos pieds sur un tonneau,  
Vous faites le tour de la piste ;  
Vous vous croyez un grand artiste !  
Mais ce jeu là n'est pas nouveau.  
Tout ça, dit la puce maligne,  
N'a rien qui puisse nous charmer :  
D'un éléphant ce n'est pas digne ;  
On a tort de vous acclamer !  
Je suis loin d'avoir votre taille ;



Je n'ai pas votre majesté ;  
Mais s'il fallait livrer bataille,  
Vous verriez mon agilité !  
Sur vous, j'ai de grands avantages  
Que chacun voudrait bien avoir :  
Je m'introduis dans les corsages,  
Cela, sans qu'on puisse me voir.  
Sur le corps d'une jeune fille,  
Serait-elle nonne au couvent,  
C'est là que je vais, je sautille,  
Pour moi, c'est un amusement !  
Sur son épaule ou son sein rose,  
Coussin que je trouve bien doux,  
Quand la nuit vient, je m'y repose :  
Je sais que je fais des jaloux !  
Parfois, d'une main on me chasse :  
Du sein, je vais sur le genou.  
Encore là je me prélasse,  
Me promenant un peu partout !  
Soit de la brune ou de la blonde,  
Je choisis toujours le teint frais :  
Est-il quelqu'un qui soit au monde  
Plus heureux que moi ? Non, jamais !  
Presque tous les hommes m'envient  
D'être au festin toute ma vie !  
Ils sont jaloux de mon bonheur  
De me voir sur un jeune cœur ;  
Mais, surtout, ce qui les agace,  
C'est ne pouvoir être à ma place  
Pour savourer le suc divin  
Depuis le soir jusqu'au matin ;  
Mais pour y tâter, mes beaux sires,  
Non, jamais vous n'aurez Palmire !  
Tandis que moi, vrai Lucullus,  
Je prends mes repas chez Vénus !  
Pour m'endormir, toujours je dine  
Sur un beau corps que je lutine.  
Je suçote un sang incarnat :  
C'est un mets des plus délicats.  
Et du sang vermeil qui me grise,  
Tout mon corps bientôt s'électrise,  
Et je saute par-ci, par-là,  
Comme danseuse à l'Opéra.  
D'être si leste et si gentille,  
C'est inné dans notre famille ;  
Nous marchons toujours en avant  
Et rien n'arrête notre élan.  
L'éléphant, quoiqu'on puisse dire,  
N'est qu'une masse qui fait rire !



Moi la première, en te voyant,  
Je lève la tête en riant.  
De dépit, tu veux en ta trompe  
Me saisir ; mais moi je te trompe :  
Je fais un bond, saute à côté,  
Et te voilà bien attrapé !  
Tu me cherches pour me détruire,  
Mais moi vite je me retire,  
Et sur ta tête avec élan  
Je bondis là comme un tyran !  
Oui, sur ta tête moi je trône ;  
Je n'ai pas peur qu'on me détrône.  
Tu voudrais bien, mais halte-là !  
Pas méche, mon gros, pour cela !  
Oh ! je sais bien qu'avec ta botte  
Tu me réduirais en compote ;  
Mais moi, fine comme un renard,  
Je me tiens toujours à l'écart.  
Donc, le vrai bonheur sur la terre  
Est d'être puce comme moi :  
Je vis dans le plus doux mystère  
Et suis plus heureuse qu'un Roi !

Tout ça, lui répond le colosse,  
Est un langage bien plaisant ;  
A t'entendre, dans une noce  
C'est toi qui sert d'amusement ?  
Dois-je bien croire ta parole,  
Petit insecte malfaisant ?  
C'est la défaite d'une folle !  
Ton discours est trop arrogant !  
Tandis que moi, parfois, je porte  
Sur mon dos, dans un palanquin,  
Des femmes qui servent d'escorte  
A quelque puissant souverain.  
D'autres fois, c'est une Odalisque  
Qui me caresse de sa main !  
Par elle, jamais je ne risque  
D'être frappé, c'est bien certain.  
Jadis, quand on faisait la guerre,  
On nous plaçait au premier rang ;  
Depuis, chacun nous considère  
Tous comme de fiers conquérants ;  
Mais toi, tu n'es qu'une pécore,  
Qu'un insecte vil, un tyran !  
Dès que l'on te voit on t'abhorre,  
On te chasse, être malfaisant !  
Tu viens la nuit troubler un songe,



En réveillant celui qui dort,  
Et cela n'est pas un mensonge,  
Pour agacer, voilà ton fort !  
Tes manières sont détestables !  
Tu tracasses même l'enfant !  
Oh ! tu n'es qu'une misérable !  
Je te le dis, foi d'éléphant !  
Tu mérites plus que la corde  
Pour te punir de tes exploits :  
Tu sais que sans miséricorde  
On t'écrase entre les deux doigts !

Quand les puces, ces parasites,  
Viennent vous faire une visite,  
N'ayez ni pitié, ni remords :  
Sans hésiter, votez leur mort !

**Achille AUCHÉ,**

*Lauréat des Jeux de l'Eglantine, des Annales de Paris  
et des Jeux Floraux du Languedoc.*

*(Tous droits réservés)*





# La Tour de Vésone

(Poème couronné aux Jeux de l'Eglantine)



Non loin de ces coteaux que baigne la rivière,  
Des hommes d'autrefois sont là, dans la poussière.  
Je suis au milieu d'eux comme un témoin vivant ;  
Pour moi, leur souvenir est toujours émouvant.  
Dans la nuit du passé, je plane comme un songe ;  
Du bonheur d'ici-bas, je ne vois que mensonge.  
Où sont ces empereurs, ces puissants triumvirs ?  
Il n'en reste plus rien, que vagues souvenirs !  
En ai-je vu souvent, des hommes magnanimes,  
De ces grands généraux, de ces hommes sublimes  
Qu'on portait en triomphe ! Et plus tard, plein d'émoi,  
Je voyais défiler leur superbe convoi.  
Mais que reste-t-il donc de cette vaine gloire ?  
Même leur souvenir se perd dans la mémoire.  
Et des siècles passés le temps efface tout ;  
De ces blocs de granit, les débris sont partout.

Le voyageur frappé de ma masse imposante,  
Cherche dans son esprit ce que je représente :  
Serait-ce un mausolée ? Un tombeau décrépît ?  
De ma tremblante voix, écoutez ce récit :

... De l'antique Vésone, au front couvert de gloire,  
Je suis la vieille tour. Je connais votre histoire.  
J'ai vu bien des revers et de brillants exploits  
Où souvent le vainqueur n'avait pas tous les droits ;



Dans l'ancienne cité, que d'assauts fraticides,  
Que de combats sanglants et que d'hommes perfides,  
Les gardes sur les tours et sur les parapets  
Surveillaient chaque nuit, tous étaient aux aguets.  
Soudain des bataillons, des hommes pleins d'audace,  
Sont au pied des remparts pour en forcer la place ;  
Baliste et catapulte et dards et javelots,  
Tout est prêt pour l'attaque autour des charriots.

De tous ces fiers guerriers j'ai dominé la rage ;  
Je résiste au bélier, je résiste à l'orage.  
Des travaux des Romains je porte le cachet ;  
La preuve en est partout, de la base au sommet.  
Des injures du temps j'ai bravé les outrages,  
Et des hommes aussi les impuissants ravages.  
Je suis depuis longtemps le palais d'Osiris.  
On en voit tous les jours de bien nobles débris.  
Autour de moi, j'avais colonnes et portiques,  
Les pavés et les murs ornés de mosaïques.  
Le vandale a détruit et frise et chapiteau ;  
Tout reste mutilé de ses coups de marteau.

Dans les grands jours de paix, j'avais comme parure  
De riches boucliers en guise de ceinture ;  
Je conserve toujours, de ce précieux décor,  
De très longs clous de fer où pendait ce trésor.  
Constantin a voulu renverser ma croyance,  
Mais il n'a pu lutter contre ma résistance ;  
Une très large brèche est faite dans mon flanc,  
Dont les murs étaient tous garnis de marbre blanc.  
Je date de César, conquérant de la Gaule ;  
Mon temple fut bâti comme le Capitole.  
Sur l'esprit du païen, j'avais même pouvoir ;  
J'étais tout son idole et j'étais son espoir.



Dans son amour divin pour le dieu qu'il contemple,  
De guirlandes de fleurs il pavoise mon temple.  
Ce dieu est Osiris, le grand roi du soleil,  
Isis en est l'épouse au rayon sans pareil.  
L'encens brûle à l'autel, emblème d'allégresse,  
Pour le dieu qu'on adore ainsi que la déesse.

C'était dans mes beaux jours, j'avais bien deux cents  
Alors que les Gaulois étaient tous mes croyants, [ans,  
Les païens prosternés et tous pleins d'espérance  
S'adressaient à Isis, imploraient sa clémence,  
Venaient lui demander au pied de ses autels  
D'exaucer tous leurs vœux en ces jours solennels.  
De leur religion en qui chacun espère,  
Réunis, tous en chœur, chantaient cette prière :  
O Cybèle des Grecs, chère *Anna Perenna* (1),  
Beau rayon de lumière, éclaire la *Cella* !  
Nul mortel jusqu'ici n'a soulevé ton voile.  
Plus belle que Vénus, plus belle qu'une étoile,  
Fais-nous par ton pouvoir, nos armes à la main,  
Triompher avec gloire en vrai soldat païen.

Par de très joyeux chants on célèbre la fête,  
Jeunes gens et vieillards, tout le monde s'apprête ;  
Nombre de curieux envahit les remparts  
Pour la course aux chevaux et la course des chars.  
Les chemins sont couverts d'une foule nombreuse  
Venant de toutes parts à la fête joyeuse.  
La trompette en ce jour sur les coteaux voisins  
Vient l'apprendre à l'écho qui le chante aux ravins.  
Et le chef, revêtu de l'armure de guerre,  
Est acclamé partout d'un élan bien sincère,

---

(1) Sœur de Didon et nymphe du fleuve Numicius. Le peuple romain éleva un temple à cette déesse et institua une fête en son honneur.



Marche très noblement, avance le premier,  
Le casque sur la tête orné d'un beau cimier.

C'était pendant cinq jours grandes réjouissances,  
Partout jeux variés qui se mêlaient aux danses.  
Le peuple, inassouvi de divertissements,  
Court, vole à d'autres jeux pour ses amusements.  
Le fier lutteur est prêt, le voilà dans l'arène :  
Dans le grand pugilat, il lutte à perdre haleine,  
L'adversaire tombé prévoyant son trépas  
Se déclare vaincu par un signe du bras.  
Les applaudissements dans l'arène athlétique,  
Partent de tous côtés en transport frénétique ;  
Une belle couronne, en feuilles d'olivier,  
Est remise au vainqueur tout couvert de lauriers.

De ces temps reculés, je garde la mémoire ;  
Exhumant le passé, j'y retrouve ma gloire.  
Chaque siècle pour moi fut faible en son effort ;  
Mais à l'homme toujours il apporta la mort.  
Chacun de vous s'incline en voyant mon grand âge.  
Oh ! que j'ai vu souvent s'amonceler l'orage  
Qui frappait à mes pieds tous ces fiers conquérants,  
Et tout autour de moi je voyais des mourants !  
Ces hommes, en tombant dans l'horrible carnage,  
Gardaient jusqu'à la fin un très noble courage,  
Mais avant d'expirer, et d'un dernier regard,  
Vers moi portaient les yeux pour revoir l'étendard.  
Dans un dernier soupir, d'une mourante flamme,  
Demandaient à leurs dieux de recevoir leur âme.  
Les Gaulois ne sont plus, leur poussière est partout.  
Vous avez tous passé : moi, je reste debout !...

**Achille AUCHÉ.**



# Le Bal des Bipèdes

OU DE LA GENTE FAMILLE DES GALLINACÉES

---

C'était par un beau jour, un beau jour de printemps !  
La joie était partout, et le soleil levant  
Venait, de ses rayons, dorer chaque fleurette,  
Et les oiseaux chantaient : c'était un jour de fête.  
Dans un sentier fleuri, bordé d'un clair ruisseau,  
On voit venir de loin une grande affluence :  
Ce sont les invités qui viennent pour la danse,  
Qui déjà se prépare à l'ombre d'un ormeau.  
Le premier qui paraît est un dindon de race ;  
Un jeune fanfaron, qui fait glou glou ! glou glou !  
Ses compagnes de près, toutes suivent sa trace,  
Se dandinent et font leur singulier frou frou !  
Les voilà, bavardant, sous un épais feuillage.  
Chacune, avec envie, attend son beau danseur.  
De son bec, avec art, elle unit son plumage  
Pour paraître plus belle aux yeux de son valseur.  
Le quadrille commence, et partout est la joie.  
Le beau coq prend la poule et le dindon prend l'oie.  
Pour musique, ils avaient leurs cris qui, se mêlant,  
Produisaient dans les airs un effet discordant.  
Et les petits poussins, autour de la pintade,  
Tous, à la queue leu leu marchaient en enfilade.  
Pour la première fois qu'ils allaient dans un bal,  
Cela les amusait. C'était au carnaval.  
Le paon faisait la roue, étalant son plumage  
Comme un magnifique apanage.  
Les dindonneaux et canetons  
Sautillaient, marchaient tous en rond.  
Dans l'enchevêtrement d'un galop frénétique,  
Le désordre se fait, tout devient drôlatique.  
On entend quelques cris, des plaintes, des soupirs,  
Et même une autre dit : vous me faites rougir !  
Le bal battait son plein, et l'étrange assemblée  
Par quelques coups de bec était déjà troublée.  
La plume était partout, elle jonchait le sol,  
Et le léger duvet dans l'air prenait son vol.  
Un beau pigeon ramier s'enfuit à tire d'aile,



Suivi de ses amours la tendre tourterelle.  
Après l'entraînement d'un fougueux tourbillon,  
On commence aussitôt le truc du cotillon :  
C'est la danse des œufs, de distance en distance  
On doit valser autour pour une récompense.  
Et les jeux sont variés ; chacun propose un tour,  
Et dans ce peuple ailé tous se parlent d'amour.

Six dindes, dans un coin, faisaient tapisserie.  
La plus vieille ronflait, elle était endormie.  
Et sa voisine, alors, en grommelant disait :  
Je crois que ces danseurs sont tous des paltoquets !  
Je vois même mon fils, tout près d'une poulette,  
Qui fait son orgueilleux en lui contant fleurette.  
J'en suis abasourdie, et c'est bien curieux  
De voir ce dindonneau faire ainsi l'amoureux.  
Mais que peut-il lui dire en ce doux tête-à-tête ?  
Lui qui ne connaît pas la couleur de sa crête.

Eh ! ma chère voisine, aujourd'hui les enfants  
Connaissent les couleurs autant que leurs mamans.  
La poulette est ma fille, et votre fils près d'elle  
Apprendra mille tours et mille bagatelles.  
La quatrième, commère, en entendant ces mots,  
Dit : Tous ces pique-grains vont troubler mon repos !  
Je ne supporte pas ces couples pêle-mêle  
Qui ne sont pas d'accord et toujours se querellent.  
L'un veut toujours valser, d'autres ne savent pas,  
Et dans cette mêlée, ils ne s'entendent pas.  
Et ce groupe emplumé, qui cherche à se distraire,  
Leurs entrechats boiteux ne font que me déplaire.  
J'en ai la tête lourde ; elle est comme du plomb,  
Et je sens la sueur qui perle sur mon front.  
Ah ! ce n'est plus le temps, quand nous allions sur l'herbe  
Courir et folâtrer dans un élan superbe.  
Et toujours, près de moi, j'avais mon amoureux,  
Qui me disait je t'aime, en faisant les doux yeux.  
Une dinde a du cœur ! Le poète nous chante !  
Il sait qu'en fait d'amour nous sommes fort galantes.  
Il dit, dans ses écrits, dépeignant notre cœur,  
Que nous sommes sur terre un trésor de bonheur !  
Aussi, les amoureux se battaient pour nous plaire.  
Leur pugilat pour nous était des plus sincères.  
Ils nous portaient des fleurs, toujours en souriant ;  
C'était à qui mieux mieux ferait son compliment.  
Puis, c'était des chansons d'une si belle gamme,  
Qu'un seul de ces refrains faisait pâmer notre âme !



Et par couple de deux, nous allions dans les bois,  
Ils nous parlaient d'amour, mais à bien douce voix.  
Et de leur doux propos, notre âme était ravie !

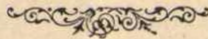
Adieu ! temps regretté de la galanterie !  
Disait l'une d'entre elles en poussant un soupir !  
Oh ! non, ce n'est pas gai, mes enfants, de vieillir !  
Si je me trouve, ici, c'est pour garder ma fille !  
Mais ce n'est pas pour voir un monde qui sautille.  
Où sont donc les neiges d'antan ?  
Oh ! que mon cœur était content !  
Vous souvenez-vous bien, vous, ma chère voisine ?  
Quand nous dansions sous l'églantine :  
Une œillade à propos, lancée avec douceur,  
Nous plongeait dans l'extase et nous touchait le cœur.  
Pour moi, comment puis-je le dire :  
Ce n'était que bouquets, ce n'était que sourires,  
Et tandis qu'aujourd'hui, cherchant à plaire encor,  
On nous tourne le dos. Adieu, bel âge d'or !

MORALE :

Toute déception,  
Saigne et brise notre âme  
Et n'est qu'affliction  
Pour le cœur de la femme !

Achille AUCHÉ.

*(Tous droits réservés).*





At the point where the road crosses the river  
the water is shallow and the current is slow  
it is not difficult to cross. The water is  
not deep and the current is not strong.  
The water is not deep and the current is not strong.  
The water is not deep and the current is not strong.  
The water is not deep and the current is not strong.  
The water is not deep and the current is not strong.  
The water is not deep and the current is not strong.  
The water is not deep and the current is not strong.  
The water is not deep and the current is not strong.

ACRUE AUCHE



# ≡ UNE HEUREUSE RENCONTRE ≡



*Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :  
« Quelle est donc cette femme ? » et ne comprendra pas.*

ARVERS.

# ☼ VÉNUS ☼



J'ai rêvé cette nuit à la blanche aubépine,  
Au printemps tout en fleurs, à la rose divine.  
Dans le fond du vallon, le rossignol chantait ;  
Tout dans le sombre bois respire la gaieté.  
Un sentiment bien doux règne dans tout mon être :  
C'est l'idéal bonheur que mon âme voit naître ;  
Un envoyé des cieux pour calmer tous les maux,  
Qui fait chanter l'amour, même aux petits oiseaux ;  
Et ce gazouillement, et ce tendre murmure  
Se répètent partout, partout dans la nature.  
Jusqu'au fond de nos cœurs le charme en est si pur  
Qu'il est doux comme un ciel au riche bleu d'azur.

Aux pavots du sommeil mon esprit se dérobe  
Et me voilà debout en même temps que l'aube.  
L'horizon empourpré m'annonce un beau matin :  
Tout invite au plaisir ; je monte dans le train.  
Nous étions presque seuls : une femme charmante  
Était là près de moi, couverte d'une mante.  
Elle tenait un livre ouvert sur ses genoux  
Que son regard plongeait avec des yeux bien doux.  
Je me sens fasciné d'un amour le plus tendre  
Et je ne sais pourquoi, je ne puis m'en défendre ;  
Et d'un regard furtif mes yeux se sont portés  
Sur ma belle inconnue et divine beauté.



Il me semble, du ciel, qu'on m'a jeté l'étoile  
Qui paraît devant moi couverte d'un grand voile.  
Cette étoile est la femme aux yeux si langoureux  
Que déjà tout mon cœur en était amoureux.  
Du rayon de ses yeux mon âme était ravie ;  
Il me semblait renaitre en me donnant la vie.  
C'est un feu qui s'allume et qui ne s'éteint pas,  
Mais qui devient brûlant quand on voit ses appâts.  
Et mon âme bercée en cette douce ivresse  
Epreuve le plaisir d'une tendre caresse.  
Pour moi, c'était le ciel et tout le firmament,  
Car tout me souriait dans cet heureux moment.  
Rien qu'en la regardant, sa figure m'enchantait :  
C'est un amour naissant sur machine roulante.  
Cet amour grandissant est plein d'émotion ;  
Pour elle j'ai déjà comme une passion.  
Mon cœur, dans ce combat, est percé d'une flèche  
Que lance cet amour de sa main rose et fraîche ;  
Et le voilà joyeux ; il rit d'être vainqueur ;  
Mais les yeux que je vois calmeront ma douleur.  
Ce mal est un plaisir, c'est mon cœur qui l'assure,  
Que ce baume divin guérira sa blessure ;  
Et j'éprouve une joie ineffable en mon cœur  
Quand je vois son beau front où siège la candeur.

Le train marche toujours ; mon âme est en délire  
Et jouit du plaisir que cette femme inspire.  
Belle comme un beau jour, cet astre radieux  
Est comme un rayon d'or qui brille dans mes yeux.  
Ses longs cheveux crêpés encadrant sa figure  
Sont pour cette beauté d'une riche parure.  
La couleur de son teint, sous ce couronnement,  
En fait tout le divin, produit l'enchantement.

Ses yeux sont de velours, sa bouche une cerise,  
Et son éclat vermeil me charme et m'électrise.  
Je suis comme un enfant qui voit le premier jour,  
Timide et n'osant pas avouer mon amour.  
Que ne suis-je Adonis pour être aimé par elle  
Et pour vivre à côté d'une femme si belle !  
Tisser des jours heureux d'un éternel printemps.  
Voilà le vrai bonheur envié de tout temps.

Mais, à la vérité, bientôt surgit un songe,  
Et mon esprit frappé dans un rêve se plonge.  
Elle est déjà bien loin ; je la crois près de moi  
Et nous allons partir pour un galant tournoi.  
Nous montons dans les airs, bien haut, parmi les voiles  
C'est là que nous planons au milieu des étoiles.  
Enfin nous arrivons au céleste pourpris ;  
Nous tirons le cordon : le portier est surpris.  
Avant de nous ouvrir, vite il sonne la cloche,  
Et quand il a sonné, près de nous il s'approche.  
Il est tout ahuri de nous voir en ces lieux ;  
Mais qui puis-je annoncer dans ce palais des dieux ?

Dites que c'est Vénus Aphrodite elle-même,  
Ou tout au moins sa sœur, digne d'un diadème.  
C'est très bien, et je cours : attendez un moment,  
Et je vais prévenir l'assemblée à l'instant.  
Nous rentrons dans l'Eden, ce paradis terrestre,  
Dont les lambris dorés sont l'écho d'un orchestre.  
Me voilà dans l'Olympe, heureux de faire voir  
Cette nouvelle Muse à l'œil d'un si beau noir.  
Tous les dieux réunis, en voyant cette femme,  
Sont transportés de joie et chacun d'eux l'acclame ;  
Et pour la posséder, que ne feraient-ils pas !

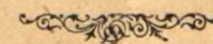
Tous briguent son amour en voyant ses appâts.  
Phaëton s'approcha, ruisselant de lumière,  
L'inonda de clarté d'un jet de sa paupière,  
Et ma compagne alors, brillante de splendeur,  
Avait dans son maintien une chaste candeur.  
Jupiter fasciné, longuement la contemple.  
Pygmalion lui-même imite son exemple.  
Pan jouant de la flûte aux accords si parfaits,  
Dans ses airs langoureux chante tous ses attraits ;  
Narcisse en souriant d'un beau geste l'acclame ;  
En lui donnant son cœur, il lui dépeint sa flamme ;  
Icare lui promet un voyage aérien,  
Loin des regards jaloux, dans un pays lointain ;  
Léandre fait valoir tous grands ses avantages ;  
Apollon sa beauté, Hercule ses ouvrages ;  
Vulcain veut lui donner comme un rare trésor  
Des bijoux martelés d'un grand prix, tout en or ;  
Pour son auguste front, un riche diadème

*(Tous droits réservés)*

Qui viendra rehausser l'éclat de cette Reine ;  
Ménélas très touché de voir de si beaux yeux.  
Il lui promet son cœur des plus affectueux ;  
Il veut tout oublier, même sa chère Hélène,  
Dont il fut malheureux, autant qu'il s'en souviene.  
Mentor la conduira, la tenant par la main,  
Vers des plaisirs champêtres où l'amour est certain.  
Les autres soupirants pour l'amour de la belle,  
D'après ce qu'on a dit, ils vont tirer l'échelle.

Tous les dieux de l'Olympe, en ce galant tournoi,  
Voudraient n'être plus dieu pour en être le roi.  
Même simples mortels, sans escorte et sans armes,  
Pour avoir son amour et vivre sous ses charmes ;  
Mais ce qu'ils n'auront pas, quel que soit le vainqueur,  
C'est le doux souvenir qui reste dans mon cœur.  
Et ce bon souvenir, croyez-le bien, madame,  
Est l'idéal bonheur qui brûle dans mon âme !

**Achille AUCHÉ.**





Il me semble, du ciel, qu'on m'a jeté l'étoile  
Qui paraît devant moi couverte d'un grand voile.  
Cette étoile est la femme aux yeux si langoureux  
Que déjà tout mon cœur en était amoureux.  
Du rayon de ses yeux mon âme était ravie ;  
Il me semblait renaître en me donnant la vie.  
C'est un feu qui s'allume et qui ne s'éteint pas,  
Mais qui devient brûlant quand on voit ses appâts.  
Et mon âme bercée en cette douce ivresse  
Epreuve le plaisir d'une tendre caresse.  
Pour moi, c'était le ciel et tout le firmament,  
Car tout me souriait dans cet heureux moment.  
Rien qu'en la regardant, sa figure m'enchantait :  
C'est un amour naissant sur machine roulante.  
Cet amour grandissant est plein d'émotion ;  
Pour elle j'ai déjà comme une passion.  
Mon cœur, dans ce combat, est percé d'une flèche  
Que lance cet amour de sa main rose et fraîche ;  
Et le voilà joyeux ; il rit d'être vainqueur ;  
Mais les yeux que je vois calmeront ma douleur.  
Ce mal est un plaisir, c'est mon cœur qui l'assure,  
Que ce baume divin guérira sa blessure ;  
Et j'éprouve une joie ineffable en mon cœur  
Quand je vois son beau front où siège la candeur.

Le train marche toujours ; mon âme est en délire  
Et jouit du plaisir que cette femme inspire.  
Belle comme un beau jour, cet astre radieux  
Est comme un rayon d'or qui brille dans mes yeux.  
Ses longs cheveux crépés encadrant sa figure  
Sont pour cette beauté d'une riche parure.  
La couleur de son teint, sous ce couronnement,  
En fait tout le divin, produit l'enchantement.

Ses yeux sont de velours, sa bouche une cerise,  
Et son éclat vermeil me charme et m'électrise.  
Je suis comme un enfant qui voit le premier jour,  
Timide et n'osant pas avouer mon amour.  
Que ne suis-je Adonis pour être aimé par elle  
Et pour vivre à côté d'une femme si belle !  
Tisser des jours heureux d'un éternel printemps,  
Voilà le vrai bonheur envié de tout temps.

Mais, à la vérité, bientôt surgit un songe,  
Et mon esprit frappé dans un rêve se plonge.  
Elle est déjà bien loin ; je la crois près de moi  
Et nous allons partir pour un galant tournoi.  
Nous montons dans les airs, bien haut, parmi les voiles  
C'est là que nous planons au milieu des étoiles.  
Enfin nous arrivons au céleste pourpris ;  
Nous tirons le cordon : le portier est surpris.  
Avant de nous ouvrir, vite il sonne la cloche,  
Et quand il a sonné, près de nous il s'approche.  
Il est tout ahuri de nous voir en ces lieux ;  
Mais qui puis-je annoncer dans ce palais des dieux ?

Dites que c'est Vénus Aphrodite elle-même,  
Ou tout au moins sa sœur, digne d'un diadème.  
C'est très bien, et je cours : attendez un moment,  
Et je vais prévenir l'assemblée à l'instant.  
Nous rentrons dans l'Eden, ce paradis terrestre,  
Dont les lambris dorés sont l'écho d'un orchestre.  
Me voilà dans l'Olympe, heureux de faire voir  
Cette nouvelle Muse à l'œil d'un si beau noir.  
Tous les dieux réunis, en voyant cette femme,  
Sont transportés de joie et chacun d'eux l'acclame ;  
Et pour la posséder, que ne feraient-ils pas !

Tous briguent son amour en voyant ses appâts.  
Phaéton s'approcha, ruisselant de lumière,  
L'inonda de clarté d'un jet de sa paupière,  
Et ma compagne alors, brillante de splendeur,  
Avait dans son maintien une chaste candeur.  
Jupiter fasciné, longuement la contemple.  
Pygmalion lui-même imite son exemple.  
Pan jouant de la flûte aux accords si parfaits,  
Dans ses airs langoureux chante tous ses attraits ;  
Narcisse en souriant d'un beau geste l'acclame ;  
En lui donnant son cœur, il lui dépeint sa flamme ;  
Icare lui promet un voyage aérien.  
Loin des regards jaloux, dans un pays lointain ;  
Léandre fait valoir tous grands ses avantages ;  
Apollon sa beauté, Hercule ses ouvrages ;  
Vulcain veut lui donner comme un rare trésor  
Des bijoux martelés d'un grand prix, tout en or ;  
Pour son auguste front, un riche diadème

*(Tous droits réservés)*

Qui viendra rehausser l'éclat de cette Reine ;  
Ménélas très touché de voir de si beaux yeux.  
Il lui promet son cœur des plus affectueux ;  
Il veut tout oublier, même sa chère Hélène,  
Dont il fut malheureux, autant qu'il s'en souviene.  
Mentor la conduira, la tenant par la main,  
Vers des plaisirs champêtres où l'amour est certain.  
Les autres soupirants pour l'amour de la belle,  
D'après ce qu'on a dit, ils vont tirer l'échelle.

Tous les dieux de l'Olympe, en ce galant tournoi,  
Voudraient n'être plus dieu pour en être le roi.  
Même simples mortels, sans escorte et sans armes,  
Pour avoir son amour et vivre sous ses charmes ;  
Mais ce qu'ils n'auront pas, quel que soit le vainqueur,  
C'est le doux souvenir qui reste dans mon cœur.  
Et ce bon souvenir, croyez-le bien, madame,  
Est l'idéal bonheur qui brûle dans mon âme !

**Achille AUCHÉ.**









# ➤ ÈVE ➤

Rêveuse.....

Un jour Jehovah voulut faire  
Une visite en ses états,  
Pour bien s'assurer si la sphère  
Était partout en bon état.

Il descendit parmi les voiles  
Qui planent dans le firmament.  
C'est là qu'au milieu des étoiles,  
Dans ce dédale, il trouve Adam.

Alors, le bon Dieu lui demande  
S'il est bien content de son sort :  
Non, Seigneur ! l'honneur me commande  
De reconnaître que j'ai tort.

C'est bien ; mais votre légitime  
Que fait-elle en ce moment ?  
Celle dont vous fûtes victime  
Dans une pomme en la mordant.

Et près de vous, dans vos voyages,  
Ses désirs sont-ils satisfaits ?  
Et faites-vous un bon ménage ?  
A-t-elle tout ce qui lui plaît ?

Seigneur ! Je ne puis vous le dire !  
Elle cache quelque dessein  
Que je ne saurais vous décrire ;  
Mais le fait est des plus certains.

Je la trouve surtout morose  
Et même froide à mon égard ;  
C'est du chagrin qu'elle me cause,  
Ce n'est pas très bien de sa part !

Elle est taciturne, rêveuse !  
Plus d'engouement, plus de gaieté !  
Et sa bouche n'est plus rieuse !  
J'en suis même tout hébété.

Je veux la voir, où donc est-elle ?  
Dit le bon Dieu tout souriant,  
Pour savoir si son cœur l'appelle  
A quelque tableau séduisant.

Ève s'approche rougissante ;  
Son cœur est plein d'émotion :  
Je suis, Seigneur, votre servante  
Toujours en adoration.

Depuis longtemps bien des poètes  
Ont chanté mon départ des cieux  
Et le charme qui se reflète  
Sur mon passé mystérieux.

J'ai vu bien des pays sauvages  
Et des hommes de grand renom,  
Et partout dans mes longs voyages  
Tous les descendants de mon nom.

Et de cela j'en suis fière,  
— A part quelques petits travers, —  
D'être enfin la première mère  
Du monde peuplant l'univers !

J'ai vu, Seigneur, votre royaume,  
Et d'étoiles tout constellé ;  
Mais pour vivre heureuse, en somme,  
Je voudrais voir Achille Auché.



Mais, Adam, jaloux de sa femme,  
Lui dit d'un ton peu rassurant :  
Qu'ai-je entendu ? dites, Madame,  
Ce désir est pour moi troublant !

Pourquoi donc vouloir voir Achille ?  
Ne suis-je donc pas votre époux ?  
Moi qui suis toujours si docile  
Depuis que je suis avec vous.

Aussi, je ne sais qu'en conclure...  
Votre goût me surprend beaucoup.  
Je suis jaloux, je vous le jure,  
Car j'en ressens le contre-coup.

Mais Dieu dans sa bonté divine,  
Leur dit : mes enfants, calmez-vous ;  
Je sais qu'une femme domine,  
Par ses grâces, son cher époux.

Adam..., poursuivez votre route...  
Et sur Ève fermez les yeux !  
Car son penchant, c'est qu'elle écoute  
Trop souvent des propos joyeux.

Vous devez être débonnaire  
Pour votre bien chère moitié ;  
C'est votre amour, laissez-la faire,  
Conservez-lui votre amitié.

Eve !... Entendez bien ma parole !  
Soyez docile à votre Dieu.  
Ne soyez donc pas si frivole ;  
Ecoutez-moi, vous ferez mieux !

Pour vous, ce n'est pas téméraire  
De voir Achille en son foyer ;  
Ce serait bien sûr pour lui plaire  
Et par vos charmes l'enjôler !

De grâce ! chassez cette idée  
Qui n'a rien de bien honorant  
Pour une femme aussi bien née :  
Epouse de l'illustre Adam !

Vous devez être sur la terre  
Un ange du ciel descendu,  
Et d'une conduite exemplaire :  
Le vrai flambeau de la vertu !

Voilà ce que je dois vous dire  
Et faites-en votre profit,  
Et ne vous laissez pas séduire  
Par un mirage qui reluit.

Ève répond : Que puis-je dire,  
Seigneur, à votre bon conseil ?  
J'en souffre, c'est un vrai délire,  
Et qui vient troubler mon sommeil.

C'était dans une nuit profonde :  
Je rêvais à mon idéal.  
Des nymphes dansaient à la ronde  
Et je le voyais dans le bal.

Hébé chantait le nom d'Achille,  
Ce valeureux, ce fier soldat  
Que l'on voyait d'un pied agile  
Courir dans ces nobles combats.

Et cette chanson si guerrière,  
Dites par la Nymphe des bois,  
Me transportait, j'en étais fière  
D'entendre une si belle voix.

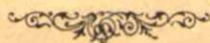
Et ce chant transportait mon âme  
Vers celui qui fait mon bonheur.  
Depuis, une subtile flamme  
Brûle et berce mon pauvre cœur.

Mais le bon Dieu, de ces paroles  
D'Ève, il en fut tout étonné.  
Je crois, dit-il, qu'elle s'affole ;  
J'en suis moi-même consterné !

Pardonnez-moi ma folle envie,  
Seigneur, qui m'avez pardonné,  
Et ce sera toute ma vie  
Le bonheur le plus incarné.

Doux Seigneur, dans votre demeure  
Où tous absous de leur péché,  
Près de vous, un jour, à toute heure,  
Je pourrai voir Achille Auché.

Achille AUCHÉ.





# Réprimandes d'Adam

à ÈVE rêveuse !



Adam se trouvant tête à tête  
Avec son aimable moitié,  
Il lui dit : ma chère poulette,  
Pourquoi m'avez-vous mystifié ?

Je veux d'abord vous le redire :  
Vous rougissez, je le vois bien :  
Votre époux souffre le martyr  
De quelque bizarre entretien.

Ève répond, pour son excuse,  
Que ce qui fait son grand bonheur  
C'est d'un petit rien qu'on l'accuse  
D'une chimère dans son cœur.

Adam se fâche après sa femme,  
Lui disant : Tu perds la raison.  
C'est ton pauvre cœur qui s'enflamme  
Tout en allumant le brandon.

Eteint donc ce grand feu qui brûle,  
Qui dans ton cœur ne s'éteint pas,  
Car tu me rends bien ridicule  
Aux yeux de tous les bons papas.

Oh ! la chose est des plus certaines ;  
J'y vois très clair en tes désirs ;  
Mais je dois supporter ma peine,  
Ne rien te dire et puis gémir !

Non, non, je ne veux pas me taire !  
Je vous dirais mon chapelet,  
Qui ne sera pas pour vous plaire ;  
Mais il sera des plus complets.

Je veux d'abord parler de l'autre,  
Que j'appelle godelureau.  
Ce séducteur, ce bon apôtre,  
Qui chez moi trouble mon repos.

Mais mon chéri, répondit Ève,  
N'accusez pas mes sentiments ;  
Dans mon cœur, cela n'est qu'un rêve  
Qui me berce bien tendrement.

Ce rêve ne peut pas vous nuire ;  
Je ne voudrais pas l'achever.  
C'est un Eden que l'on admire :  
De grâce, laissez-moi rêver !

C'est un plaisir qui me dorlote,  
Qui me transporte dans les cieux,  
Et même qui me ravigote  
En me rendant le cœur joyeux.

Cette vision, dans ce songe,  
Est l'avant-goût du paradis.  
Je voudrais même qu'il s'allonge  
Et qu'il ne soit jamais fini.



Adam lui dit : même sans rire,  
Votre rêve est pour moi troublant.  
Vous ne pourrez le contredire,  
Puisqu'il est à mon détriment.

Vous riez de mon air bonasse,  
D'un époux qui ne voit pas clair ;  
Mais votre conduite m'agace.  
Sachez que j'ai beaucoup de flair.

Je me rappelle, dans un songe,  
Vous balbutiez un nom chéri ;  
Cela n'est pas un mensonge :  
C'est vrai comme je vous le dis.

Je vous croyais un peu bigote,  
Ne rêvant qu'à votre mari ;  
Mais vous avez votre marotte  
Qui me cause de noirs soucis.

Vous savez bien qui je veux dire ;  
Vous l'avez trop souvent nommé  
Celui qui fait votre délire  
Dans votre cœur tout enflammé.

Donc, je suis sûr qu'avec Achille  
La lune de miel passera ;  
Alors, je serai plus tranquille,  
Je pourrai dire Alleluia !

Je ne vous croyais pas si folle  
D'avoir des goûts aussi pervers ;  
Mais surtout ce qui me console  
C'est qu'Achille aura son revers.

Je saurai le mettre à la porte  
Ce quidam qui fait mon malheur,  
Et que jusqu'ici je supporte  
En cachant ma grande douleur.

Il partira, la chose est sûre,  
Ni sans trompette ni tambour,  
Et je laverai cette injure  
Qui fut faite à mon amour.

Il mérite toute ma haine,  
D'être la cause de mon sort.  
Je voudrais même qu'on l'enchaîne,  
Je n'en aurais pas de remords.

Mais le bon Dieu, maître du monde,  
Voyant qu'ils ne sont pas d'accord,  
Après qu'il eut bien fait sa ronde,  
Il remonte au ciel sans effort.

Adam, voyant Dieu disparaître,  
S'incline en pliant le genou.  
Joint ses deux mains et dit mon maître  
Pardonnez un mari jaloux !

Ma femme a des goûts bien bizarres ;  
Son penchant m'étonne beaucoup.  
Je vois bien que son cœur s'égare  
Et même brave mon courroux.

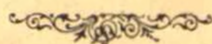
Moi, je sais bien que d'autres femmes  
Ont comme la mienne leur tort ;  
Qu'elles ne craignent pas de blâme  
Et ni même avoir de remord.

Ne leur demandez pas la cause  
D'avoir des goûts si saugrenus ;  
Elles diront que tout est rose  
Dans leur amour entretenu.

Mais un beau jour, dans une brouille,  
Bientôt leur nœud sera rompu,  
Et patatras, vite on se pouille,  
Adieu le serment biscornu.

Mais pour le mari, tout s'arrange.  
Après que l'orage a passé,  
Il voit venir vers lui son ange,  
Le cœur ému, même froissé.

La lune de miel recommence ;  
Pour lui, c'est la seconde fois  
Qu'un amour a sa récompense  
Devant Cupidon sans carquois.





# LES CANONS DE LA CATHÉDRALE

---

Les voilà ces canons qui lançaient la mitraille :  
En fauchant nos soldats sur le champs de bataille.  
Et nos morts en tombant, donnant leur âme à Dieu,  
Disaient : c'est pour la France, en un suprême adieu,  
Mais, nos poilus sont là, pour venger les victimes ;  
Sans craindre le danger, la fureur les anime.  
Rien, n'arrête l'élan de nos fougueux soldats,  
Qui sont de vrais lions, dans l'ardeur des combats.  
Et malgré le canon, qui, de toute part gronde,  
Ils avancent toujours, ils étonnent le monde !  
Seuls, les cris des blessés, la plainte des mourants,  
Augmente la fureur de tous les combattants.  
Ils sont là belliqueux dans l'horrible carnage,  
Une invincible ardeur anime leur courage.  
Et le boche en déroute, en leur montrant le dos,  
Disait : oui, ces Français, ce sont bien des héros.  
Et ces canons sont là, dans notre Cathédrale,  
Comme un trophée en bronze, ici, que rien n'égale.  
Ce butin glorieux, pris sur nos ennemis,  
Restera notre proie, en ce temple béni.  
Et nos petits enfants, en voyant cette masse,  
Diront : c'est un de ceux qui nous viennent d'Alsace.  
Et ce sera pour eux, comme un pieux souvenir,  
S'il leur fallait encore, aller vaincre ou mourir.  
Et Périgueux est fier, dans cette circonstance,  
D'avoir dans ses vieux murs ce vaincu par la France.  
Et vous, qui n'êtes plus, vos mânes de héros,  
Planeront nuit et jour, sur le champs du repos !  
Et tous, parents, amis, ou le fils ou le frère,  
Sont couchés côte à côte, et dorment sous la terre !  
Victimes du devoir, en cueillant des lauriers,  
Ce fut votre destin, de tomber les premiers.  
Mais, vous n'êtes pas morts ! tous dans notre demeure,  
Nous vous voyons partout, et sans cesse à toute heure !  
Non ! vous n'êtes pas morts ! oh ! non, mes chers amis,  
Nous nous retrouverons, un jour au Paradis.

Achille AUCHÉ.



Adam lui dit : même sans rire,  
Votre rêve est pour moi troublant.  
Vous ne pourrez le contredire,  
Puisqu'il est à mon détriment.

Vous riez de mon air bonasse,  
D'un époux qui ne voit pas clair ;  
Mais votre conduite m'agace.  
Sachez que j'ai beaucoup de flair.

Je me rappelle, dans un songe,  
Vous balbutiez un nom chéri ;  
Cela n'est pas un mensonge :  
C'est vrai comme je vous le dis.

Je vous croyais un peu bigote,  
Ne rêvant qu'à votre mari ;  
Mais vous avez votre marotte  
Qui me cause de noirs soucis.

Vous savez bien qui je veux dire ;  
Vous l'avez trop souvent nommé  
Celui qui fait votre délire  
Dans votre cœur tout enflammé.

Donc, je suis sûr qu'avec Achille  
La lune de miel passera ;  
Alors, je serai plus tranquille,  
Je pourrai dire Alleluia !

Je ne vous croyais pas si folle  
D'avoir des goûts aussi pervers ;  
Mais surtout ce qui me console  
C'est qu'Achille aura son revers.

Je saurai le mettre à la porte  
Ce quidam qui fait mon malheur,  
Et que jusqu'ici je supporte  
En cachant ma grande douleur.

Il partira, la chose est sûre,  
Ni sans trompette ni tambour,  
Et je laverai cette injure  
Qui fut faite à mon amour.

Il mérite toute ma haine,  
D'être la cause de mon sort.  
Je voudrais même qu'on l'enchaîne,  
Je n'en aurais pas de remords.

Mais le bon Dieu, maître du monde,  
Voyant qu'ils ne sont pas d'accord,  
Après qu'il eut bien fait sa ronde,  
Il remonte au ciel sans effort.

Adam, voyant Dieu disparaître,  
S'incline en pliant le genou.  
Joint ses deux mains et dit mon maître  
Pardonnez un mari jaloux !

Ma femme a des goûts bien bizarres ;  
Son penchant m'étonne beaucoup.  
Je vois bien que son cœur s'égare  
Et même brave mon courroux.

Moi, je sais bien que d'autres femmes  
Ont comme la mienne leur tort ;  
Qu'elles ne craignent pas de blâme  
Et ni même avoir de remord.

Ne leur demandez pas la cause  
D'avoir des goûts si saugrenus ;  
Elles diront que tout est rose  
Dans leur amour entretenu.

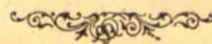
Mais un beau jour, dans une brouille,  
Bientôt leur nœud sera rompu,  
Et patatras, vite on se pouille,  
Adieu le serment biscornu.

Mais pour le mari, tout s'arrange.  
Après que l'orage a passé,  
Il voit venir vers lui son ange,  
Le cœur ému, même froissé.

La lune de miel recommence ;  
Pour lui, c'est la seconde fois  
Qu'un amour a sa récompense  
Devant Cupidon sans carquois.

Achille AUCHÉ.

(Tous droits réservés)









A LA MÉMOIRE  
de  
VICTOR HUGO<sup>(1)</sup>

*Immortali.*

O Muse, éveille-toi, c'est un grand jour de fête :  
Prends tes plus beaux atours, au Parnasse on s'apprête,  
Et pour y prendre part, va, cours dans les jardins,  
Cueille partout des fleurs, même dans les ravins,  
Entrelace avec art ces guirlandes de Flore,  
Qu'un soleil bienfaisant enlumine et colore ;  
Des trésors du printemps, mis en gerbes de fleurs,  
Fais valoir tout l'éclat de leurs riches couleurs,  
Et tu les porteras au temple de Mémoire,  
Pour fêter ce grand homme et rappeler sa gloire.  
Au génie immortel, qui charme l'univers,  
Brûle beaucoup d'encens, dis-lui tes plus beaux vers,  
Pince ta harpe d'or, et la corde sonore  
Nous redira son nom, que notre cœur honore.

Ma Muse en s'éveillant, sortant d'un long sommeil,  
Voit l'âme du poète éclairer son réveil,  
Et de Victor Hugo, de sa voix douce et tendre,  
Voici ce qu'elle dit, ce qu'elle fait entendre :

A l'âge où l'on s'amuse encore sur les bancs,  
Hugo devient penseur, quoiqu'il n'ait que seize ans :  
Le feu s'est allumé, déjà la flamme brille  
Et l'on entend partout son esprit qui pétille.  
Sa parole est facile, et le jeune héros  
Commence ses écrits par *Inès de Castros*,  
*Moïse sur le Nil*, de rustiques ballades,  
Et les nymphes des eaux, *Vénus et les Naiades*.  
Il dépeint une reine au cœur plein de soupirs,  
Recevant Fabiani, l'objet de ses désirs,  
Ce vil aventurier, ce criminel infâme,  
Qui de *Mary Tudor* est le rêve et la flamme.

(1) Ce poème a obtenu un deuxième accessit au Concours ouvert par les *Annales politiques et littéraires* et dont le sujet imposé était : *L'Eloge de Victor Hugo*.

D'un opprobre éternel ton nom sera flétri !  
Un cauchemar affreux, que la fureur anime,  
Viendra te rappeler le nombre de tes crimes.



*Lucrèce Borgia*, qui verse le poison,  
Est un nouveau décor noirci de trahison ;  
Pleine de cruauté, la vengeance moissonne  
Par le subtil venin que cette femme donne :  
Mélangé de baisers, le breuvage mortel,  
A l'amant est versé d'un geste naturel ;  
Et le crime et l'amour, couverts d'un voile sombre,  
Se tiennent par la main, marchent tous deux dans l'ombre.  
Mais un nouvel amour, sincère, plein d'attraits,  
Vient changer le tableau des horribles forfaits :  
C'est l'amour inconstant de *Marion Delorme*.  
Qui pour son cher Didier en passion se transforme.

Le chantre si parfait vient passer tour à tour  
Du fleuve des enfers, au céleste séjour.  
C'est ainsi que sa muse, en vérité profonde,  
Fait jaillir un éclair, et le tonnerre gronde.  
Sa verve allume tout, et la torche à la main,  
Il dompte l'arrogance en lui mettant un frein.  
Ce nouveau Michel Ange, au pinceau plein de flamme,  
Flétrit, par sa couleur, une injustice infâme.  
Par quelques traits de plume, avec facilité,  
Il abat l'orgueilleux dans toute sa fierté.  
Homme pétri de feu, qui berce, élève, embrase,  
Il caresse l'enfant et sa colère écrase.  
Il fait rire ou pleurer par de bien doux accords,  
C'est la noire tristesse ou de joyeux transports.

Du théâtre au salon, de son art poétique,  
Il séduit par les chants d'un poème héroïque.  
Chacun est étonné de tous ses grands travaux,  
Sur le vieux roc à pic, il bâtit ses châteaux,  
Et du haut des remparts, il domine la plaine,  
Et brave tous les traits, comme un grand capitaine.  
On ne l'a jamais vu ramper à deux genoux,  
Avoir des tons flatteurs, et saper en dessous.  
Si parfois le regard d'un puissant l'effarouche,  
De sa plume acérée, il l'attaque et le touche.  
Il marche au grand soleil, et non en tapinois,  
Pour tirer le cordon au portique des rois.  
Quand son âme est emue au sein de l'injustice,  
Elle sait maîtriser le bizarre caprice.



— 3 —

Il soulève le monde, et son crayon d'acier  
Vient détruire un rempart comme un puissant bélier,  
Il nous fait voir, passant, des gens de toute sorte,  
Un défilé nombreux, une immense cohorte,  
Et le prisme à la main, de ses rayons divers,  
Sous mille aspects changeants nous montre l'univers.  
C'est idylles sous bois ou danses de bacchantes,  
Et sujets variés de peintures savantes.

Sa Muse a su tracer les sites enchanteurs,  
Et son charme puissant est plein d'admirateurs.  
Heureux, qui, dans ses vers, comprend tout son génie,  
Son âme se réchauffe à sa douce harmonie ;  
Son langage est si beau, si profond, si puissant,  
Qu'il sait nous captiver par son art ravissant,  
Et l'éloquente voix, qui frappe notre oreille,  
Fait vibrer notre cœur d'une ardeur sans pareille.  
La moisson des lauriers, fruit de ses beaux écrits,  
Ornera le palais où siègent ses esprits,  
Et ces rameaux, mêlés aux nombreuses couronnes,  
Rappelleront son nom au sommet des colonnes.  
En creusant le sillon, sa riche plume d'or  
Découvre sous ses pas un superbe trésor.  
Et du champ tout en fleurs, en récoltant la gloire,  
Il laisse parmi nous sa vivante mémoire.  
L'étoile lumineuse a brillé sur son front,  
La trace en est restée. Et d'un savoir profond,  
Bienfait reçu des cieux, la parole féconde  
A fait mûrir le grain aux quatre coins du monde.  
La fertile abondance est pour chaque mortel,  
Pour le cœur et l'esprit, le bien le plus réel.  
Tous ses écrits divins, que sa main poétise,  
Sont une ample moisson où tout le monde puise.  
C'est un phare qui brille, et ses rayons si clairs,  
Guident le nautonnier, en éclairant les mers.  
Il n'est dans mes discours, ô poète admirable,  
Rien qui soit trop flatteur pour ta verve ineffable !  
Phébus, inspire-moi, prête-moi tes accents,  
Que ma lyre s'accorde à tes chants ravissants.  
Peintre de la pensée, aux couleurs vigoureuses,  
Tu captives l'esprit par des teintes heureuses.  
Tes tableaux sont vivants, animés et parlants,

D'un opprobre éternel ton nom sera flétri !  
Un cauchemar affreux, que la fureur anime,  
Viendra te rappeler le nombre de tes crimes.

it

orre,

e dévore ;

frein

il assassin.

etraite ;

ête,

ours ;

orage ?

e rage !

partout

dégoût !

ranquille ;

le l'argile,

rudent,

nt.

ouronne,

guillonne.

ur,

e ;

re humain,

humains.

e,

infâme !



Et quelquefois bien doux, mais d'autres fois sanglants.  
Du fougueux Ribéra, tu prends toute l'allure,  
La trace de tes dents reste dans la morsure.

Soudain, le décor change et déroule à nos yeux  
Une perle d'amour, une perle des cieux :  
C'est un enfant qui dort d'un sommeil bien paisible,  
Sa bouche demi-close est d'un charme indicible.  
Ses blonds cheveux bouclés tombent tous à longs flots  
Sur ses grands yeux fermés par le dieu des pavots.

Virgile, en t'écoutant, vient d'accorder sa lyre,  
Son âme, devant toi, te contemple et t'admire.  
Prince de l'harmonie et dieu des plus beaux vers,  
Tes chants mélodieux captivent l'univers.  
Apollon sur son char t'inonda de lumière  
Et sa clarté brillante a doré ta carrière,  
Et, depuis ce grand jour, tous tes rameaux fleuris  
Ornent notre pensée en divers coloris.  
Pour que tout soit complet, à ta grandeur suprême,  
Les muses sur ta tête ont mis le diadème,  
Ce bandeau sans égal est bien, en vérité,  
L'emblème le plus beau de l'immortalité !

O colosse, grand roi, brillant comme une étoile,  
Tu traverses les mers, sans boussole et sans voile ;  
Ta lumière suffit à tracer ton chemin,  
Evitant les écueils d'un voyage lointain.  
Hugo, quand sur ta lyre, en imitant Homère,  
Tu chantes comme lui, poète qu'on vénère,  
Tu nous montres l'Olympe et son heureux séjour,  
Les célestes pourpris où réside l'amour.  
Lançant tes flèches d'or, rapides comme l'onde,  
Tu nous parles du ciel, tu nous parles du monde.  
L'étincelle a jailli de ton auguste front,  
Où siège la valeur d'un esprit si profond,  
Nos pensers sont fleuris de ta beauté céleste,  
Le temps marche toujours, ton souvenir nous reste !

A. AUCHÉ.

---



# Le Maudit

---

Guillaume, le Kaiser, que l'univers abhorre,  
La rage est dans ton cœur, le remords te dévore ;  
Et dans ton désespoir, tu vas ronger ton frein  
Comme un grand scélérat, comme un vil assassin.  
Ce remords te poursuit dans ta morne retraite ;  
Tu gémiras sans cesse, et ton âme inquiète,  
Frappée avec terreur, te poursuivra toujours ;  
La malédiction couronnera tes jours.

Tu comptais que ton front resterait sans orage ?  
Si tu pleures, cruel, ce sont des pleurs de rage !  
Tes pleurs, dans le sillon, feront germer partout  
La haine dans les cœurs ! l'horreur et le dégoût !  
Ton beau trône était d'or ; là, tu vivais tranquille ;  
Mais tous ses fondements n'étaient que de l'argile,  
Et tout s'est écroulé ; mais toi, lâche et prudent,  
Tu files sans trompette, en ton égarement.  
Et loin de tes soudards, l'orgueil de ta couronne,  
Tu fuis comme un poltron que la peur aiguillonne.  
Un fantôme odieux vient te serrer le cœur,  
Et la calamité se rit de tes douleurs !  
L'enfer et ses démons sauront te faire fête ;  
Ce sera pour narguer ta piteuse défaite,  
Car tu n'es aujourd'hui, pour tout le genre humain,  
Qu'un forban dont le cœur est des plus inhumains.  
Et l'univers entier, écœuré dans son âme,  
Te maudira toujours comme un brigand infâme !  
Au ban des criminels, digne du pilori,  
D'un opprobre éternel ton nom sera flétri !  
Un cauchemar affreux, que la fureur anime,  
Viendra te rappeler le nombre de tes crimes.



Ce sera devant toi, comme un ruisseau de sang,  
De femmes, de vieillards, de tout petits enfants !  
Et leurs mânes viendront, en nombreux anathèmes,  
Déposer sur ton front un sanglant diadème.  
Et dans tes sombres nuits, d'un sommeil effrayant,  
Tu te réveilleras dans un remords poignant !  
Aux élans redoublés de ta voix douloureuse,  
Ta femme, près de toi, se traînera nerveuse  
Et te dira : Kaiser ! Quel démon te poursuit ?  
Pour troubler mon sommeil, de tes songes maudits  
Du soir jusqu'au matin je n'entends que des plaintes !  
C'est bien le désespoir, dont ton âme est atteinte !  
Tout le courroux du ciel vient troubler ton repos  
Et cela te rend fou ! Je n'entends que sanglots !  
Guillaume répondit d'une voix gémissante :  
« Oui ! la fatalité de son bras me tourmente !  
Je n'ai plus de sommeil ! La terreur me poursuit !  
Des fantômes affreux me harcèlent la nuit,  
Et je vois à mes pieds l'hydre aux têtes immondes  
Et la pieuvre me fait des piqûres profondes ! »

Et nous, les alliés, dans nos cris bien joyeux,  
Nous dirons : Hosanna ! pour nous victorieux !  
Et pour toi, criminel, le plus méchant du monde,  
Que le sort te poursuive et l'enfer te confonde !

**Achille AUCHÉ.**

Périgueux, Novembre 1918.

BIBLIOTHÈQUE  
DE LA VILLE  
DE PÉRIGUEUX